

Josiane Boulad-Ayoub et Georges Leroux

Professeurs, département de philosophie, UQÀM

(1999)

“La philosophie au Québec.  
*De la discipline à la culture.*”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: [jmt\\_sociologue@videotron.ca](mailto:jmt_sociologue@videotron.ca)

Site web: <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de l'article de :

Josiane Boulad-Ayoub et Georges Leroux

[Mme Boulad-Ayoub est professeure titulaire de philosophie, UQAM, et membre de l'Académie des lettres et des sciences humaines de la Société Royale du Canada; Titulaire de la Chaire Unesco au Canada d'étude des fondements philosophiques de la justice et de la société démocratique]

"La philosophie au Québec. De la discipline à la culture." (1999)

Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Robert Lahaise, **Québec 2000. Multiples visages d'une culture**, pp. 233-251. Préface de Guy Rocher avec la collaboration de 22 spécialistes. Montréal : Éditions Hurtubise, HMH, 1999, 462 pp. Collection: Cahiers du Québec.

[Autorisation formelle accordée, le 6 janvier 2005, par Mme Boulad-Ayoub, de diffuser toutes ses publications. Un grand merci et avec toute notre reconnaissance. JMT.]



Courriel : [boulad-ayoub.josiane@uqam.ca](mailto:boulad-ayoub.josiane@uqam.ca)

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

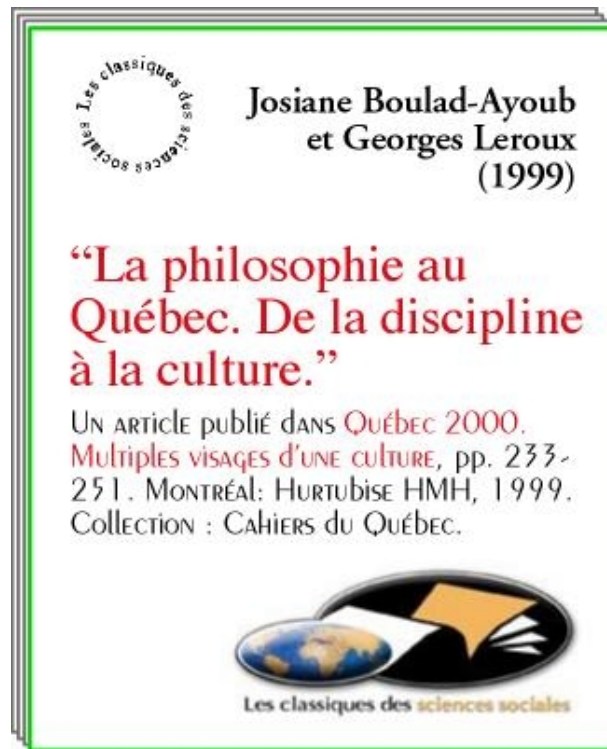
Édition complétée le 19 juillet 2005 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec.



## Josiane Boulad-Ayoub et Georges Leroux

Mme Boulad-Ayoub est professeure titulaire de philosophie, UQAM,  
membre de l'Académie des lettres et des sciences humaines de la Société Royale du Canada  
Titulaire de la Chaire Unesco au Canada d'étude des fondements philosophiques  
de la justice et de la société démocratique  
M. Leroux est professeur de philosophie, UQAM

### “La philosophie au Québec. De la discipline à la culture” (1999)



Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Robert Lahaise, **Québec 2000. Multiples visages d'une culture**, pp. 233-251. Préface de Guy Rocher avec la collaboration de 22 spécialistes. Montréal : Éditions Hurtubise, HMH, 1999, 462 pp. Collection: Cahiers du Québec.

# Table des matières

Texte : “ [La philosophie au Québec. De la discipline à la culture.](#)”

[Chronologie](#) : 1635-1974.

[Bibliographie](#)

Josiane Boulad-Ayoub et Georges Leroux,  
Professeurs de philosophie, UQÀM

"La philosophie au Québec. De la discipline à la culture." (1999)

Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Robert Lahaise, **Québec 2000. Multiples visages d'une culture**, pp. 233-251. Préface de Guy Rocher avec la collaboration de 22 spécialistes. Montréal : Éditions Hurtubise, HMH, 1999, 462 pp. Collection: Cahiers du Québec.

[Retour à la table des matières](#)

Présenter l'histoire de la philosophie au Québec et cerner ses enjeux actuels constitue une entreprise complexe, en raison de la radicale mutation de son statut intellectuel et symbolique depuis la Révolution tranquille. Jusqu'à l'orée des années 60, on peut affirmer sans risque de se tromper que l'exercice de la philosophie, son existence dans la culture, était marqué par deux caractéristiques complémentaires : d'une part, un trait qui a été mis en lumière dans les riches travaux historiographiques de Yvan Lamonde (Lamonde, 1972 et 1980), une imprégnation quasi totale dans les structures de l'enseignement et d'autre part, la constitution d'une orthodoxie qu'on peut identifier à la pensée scolastique. Ces deux caractéristiques ont été bien analysées dans plusieurs synthèses récentes et il n'y aurait pas besoin d'y revenir s'il ne fallait insister également sur le phénomène de leur convergence dans une société qui en fût profondément marquée.

Pour saisir ce phénomène, que nous plaçons au centre de l'histoire de la discipline, il convient au préalable de distinguer deux fonctions cardinales dans l'institution de la philosophie : la première est l'inscription intellectuelle dans la culture, la seconde est l'inscription disciplinaire. Quand ces deux fonctions se recoupent, ce qui fut le cas dans la culture du Québec avant 1960, la discipline sert les fins de la culture et, en un sens, s'y subordonne au point de s'y aliéner entièrement. La discipline est

en effet le corps des problématiques reçues dans un paradigme de recherche, elle engage un certain nombre de langages techniques et elle encourage en principe l'innovation, tout en favorisant souvent, de fait, le conservatisme et la répétition. La reproduction dans l'enseignement d'un corpus de thèses et de connaissances, gravitant autour de pôles constitués par un canon de textes majeurs, est l'instrument privilégié des disciplines littéraires qui, comme l'histoire et la littérature, ne profitent guère des défis de la confrontation empirique pour se renouveler et qui doivent au contraire investir dans les théories de l'interprétation pour progresser. Par contraste, l'inscription intellectuelle de la philosophie nous renvoie à sa prégnance directe dans la culture, où elle agit comme ferment critique, comme ciment des idéologies, comme réservoir de normes et, dans le cas de sociétés conservatrices, comme orthodoxie dépositaire du cadre symbolique général de la culture et parfois de l'autorité. Quand une société voit la discipline de la philosophie faire corps entièrement avec cette fonction intellectuelle, deux conséquences assez nettes se structurent : d'une part, la discipline en tant que telle se fige, son conservatisme s'accroît et son ouverture aux débats engagés dans la discussion universelle se rétrécit considérablement. D'autre part, sa fonction critique, du seul fait d'une responsabilité culturelle exorbitante, se résorbe, au point que l'intervention dans la culture se limite à la réitération des normes acquises et à la caution de l'idéologie prédominante.

Tous ceux qui ont étudié l'évolution de la philosophie au Québec ont été amenés à faire le constat suivant : avant la Révolution tranquille, la philosophie comme discipline a servi le conservatisme de la culture, tout en se maintenant elle-même dans le cadre étroit d'une discipline commandée de l'extérieur par la scolastique européenne, mais depuis cette période, *elle* s'est concentrée dans sa propre évolution disciplinaire, produisant une recherche d'une exceptionnelle richesse (voir Boulad-Ayoub et Klibansky, 1998) et renonçant, pour ainsi dire du même coup, à une inscription culturelle forte et déterminante. Contrairement à la littérature et à l'histoire, qui n'ont fait qu'accentuer, en la renforçant, une inscription dans la culture qui bénéficie de leur évolution disciplinaire, la philosophie s'est repliée au point de ne contribuer à la vie intellectuelle de la société du Québec au cours des trente dernières années que de manière oblique et en sous-oeuvre. Ce mouvement était-il nécessaire ? Une réflexion sur les mouvements qui ont émergé au tournant des années 90 laisse entrevoir un nouvel équilibre.

Quand on parle en effet de l'éclatement des anciennes orthodoxies, et de la scolastique en particulier, quand on renvoie au développement tous azimuts de recherches dans presque tous les domaines de la discipline, on se voit contraint de noter du même coup que l'ancienne convergence a éclaté et que la recomposition en cours est d'abord un phénomène de re-compensation de la discipline, avec une perte critique importante. Quel est le sens de cette nouvelle recomposition, quelles directions peuvent être explorées pour dégager une forme à venir de l'intervention dans la culture, ce sont ces questions que nous discuterons ici.

Il serait intéressant de produire une histoire culturelle de la philosophie, en mettant en oeuvre la double inscription dont nous constatons aujourd'hui la claire séparation. Le renoncement à la fonction critique au profit d'une évolution disciplinaire très sédimentée n'est pas facile à expliquer et sans doute faut-il remonter loin dans l'histoire pour en comprendre les causes. Cette histoire s'amorce en effet à compter d'un riche processus d'agrégation, principalement dans les séminaires et collèges classiques, de la philosophie disciplinaire et de la culture philosophique du XIXe siècle européen. Le thomisme joue ici un rôle qui a été bien étudié (Thibault, 1972), mais qui pourrait l'être encore, compte tenu de sa fonction normative dans la société. La formation des élites, qui constituait la finalité première de l'enseignement de la philosophie, ne stimulait pas en tant que telle le renouvellement de la discipline ; elle appelait par contre son intervention plus ou moins directe dans la communication des normes, surtout morales et politiques, d'une société conservatrice. Que son enseignement ait été d'abord le fait de religieux n'est pas le seul facteur déterminant ; le plus important est l'insertion dans des institutions de formation générale, animées d'un projet humaniste pour lequel la philosophie possède un pouvoir structurant, et non dans des structures autonomes de recherche.

De ces institutions de formation aux structures sociales qui leur étaient ajointées, les liens étaient directs : la discipline philosophique pouvait donc, publiquement, prendre la responsabilité de proposer une formulation exemplaire de la rationalité et des normes reçues par la société et promulguées par ses élites. On pouvait citer les auteurs de la scolastique pour justifier une norme ou condamner un comportement ou une oeuvre, on pouvait s'autoriser d'une démonstration disciplinaire pour renforcer

une législation ou intervenir dans une polémique et on le faisait abondamment (voir Vidricaire et al., 1986). L'exemple des discussions sur le libéralisme au XIXe siècle illustre parfaitement ce point : la philosophie y jouait un rôle, sa présence y était autorisée par son statut disciplinaire, et la discipline s'identifiait parfaitement à ces fonctions de garantie épistémologique de l'autorité. Quand on lit, plus près de nous, les travaux du père Louis Lachance sur le nationalisme et sur la langue, on voit encore comment c'est la discipline même de la philosophie qui sert l'intervention dans la culture. On voit également que l'autorité de la discipline repose justement sur son statut de représentant de la rationalité.

Mais c'est en ce point que se situe le noeud de l'évolution : représenter l'autorité disciplinaire dans la culture, c'est se priver de porter dans cette culture le ferment critique de la discipline. Pour que cette critique s'exerce, pour qu'elle se développe comme travail intellectuel, comme réflexion et émerge en essais libres et créateurs, il faut que son paradigme soit clairement distinct de la recherche disciplinaire. À l'époque de l'orthodoxie, cela n'était pas possible ; maintenant que cette possibilité est advenue, pourquoi les philosophes sont-ils si notoirement absents du débat public et pourquoi ne portent-ils pas autant que les écrivains et les historiens la responsabilité de l'évolution symbolique de la culture ? La question se pose. Est-ce parce que cette inscription intellectuelle est maintenant le fait de tous ces penseurs du vaste domaine des sciences humaines et sociales, dont les disciplines se sont libérées du joug traditionnel de la philosophie, renvoyant celle-ci à une forme de solitude souveraine dont l'épistémologie et les disciplines analytiques seraient le maître mot ? Est-ce parce que la technicité des concepts philosophiques les a éloignés de la discussion publique ? L'exemple américain montre que cette raison ne saurait être la seule : dans tous les domaines où la normativité est en cause, les philosophes américains interviennent à profusion et on note aux États-Unis autant de livres reflétant le progrès technique de la discipline que son intervention culturelle publique comme inscription de la rationalité <sup>1</sup>.

Notre lecture est la suivante : la recomposition dont nous sommes témoins constitue l'effet d'une dialectique qui cherche actuellement sa posi-

---

<sup>1</sup> Michael J. Sandel, *Democracy's Discontent. America in search of a public Philosophy*, Cambridge, Mass., Belknap Press of Harvard University Press, 1996.



tion d'équilibre. Trop longtemps maintenue dans un état d'asservissement, la philosophie au Québec a connu une situation qui l'apparente à ce que fut le marxisme officiel dans les pays de l'Est avant 1989 : une discipline canonique, figée et quasi interdite d'évolution, se voit cantonnée dans le rôle de protection des dogmes. On ne peut y singulariser aucune oeuvre personnelle avant le travail de Jacques Lavigne en 1954. On y trouve certes de nombreux travaux de synthèse et encore plus de commentaires érudits sur divers aspects de la pensée reçue et sur ses sources anciennes et médiévales, mais aucune oeuvre autonome, c'est-à-dire dégagée des canons de l'orthodoxie, et a fortiori aucune qui se risque à en proposer la critique.

L'intervention de la philosophie dans la culture ne fait que redoubler cette position de stagnation, mais quand elle se libère, rien ne lui semble moins attirant que la responsabilité de la culture et tout l'attire au contraire vers l'évolution de son paradigme de recherche désormais libre de se développer. Libérée des diktats de l'idéologie, elle peut envisager la constitution de sa propre scientificité. Ce paradigme de recherche au Québec offre une mutation si radicale qu'on la trouverait partout ailleurs inconcevable : qu'on compare à la philosophie américaine, et même canadienne (voir Leroux et Stevenson, 1998), on verra comment des traditions très polyvalentes, incorporant par exemple aussi bien le pragmatisme que l'empirisme, ont évolué en cohabitant avec des doctrines transcendantalistes comme la pensée de Whitehead ou encore avec l'humanisme d'Emerson, alors qu'ici nous avons connu un monolithisme si complet qu'on a peine à lui trouver des exceptions. L'explosion des dernières années est donc incommensurable. Met-elle résolument à l'écart une inscription dans la culture ? Plusieurs signes actuels laissent croire au contraire à un réinvestissement, appelé en particulier par la crise normative de la société contemporaine. Dans la deuxième partie de cet exposé, nous proposerons une rapide esquisse des voies principales de l'évolution qui se dessine. L'équilibre nouveau qui résultera de ce réinvestissement mettra dans une tension productive les acquis récents de la discipline et le projet d'une contribution dynamique à la culture du Québec contemporain.

Dans un article depuis lors souvent cité, le poète Jacques Brault, alors professeur à la Faculté de philosophie de l'Université de Montréal, appelait de tous ses voeux la naissance d'une philosophie québécoise, libérée

de la peur, critique des mythes : « Philosopher au Québec a toujours été le contraire d'une délivrance, car la vérité préexistait si purement et si extérieurement à la conscience que nulle initiative de la liberté n'était possible, et par là j'entends non pas le doute, mais ce moment de rigueur et d'angoisse où le moi se pose par un non radical et irréversible [...]. Il y avait, il y a une tâche ici pour les philosophes : nous désapprendre la peur en donnant à notre peur des objets vrais et durs comme le réel <sup>2</sup>. » Ce constat, dans sa dureté, n'est pas facilement mesuré aux acquis contemporains de la rupture des années 60. Cette philosophie libérée est-elle advenue ? Ceux qui la souhaitaient auront sans doute été déçus par l'évolution disciplinaire qui s'est produite, et qui a séparé le travail philosophique du mouvement de la pensée des essayistes et des critiques qui auraient pu s'y alimenter. Plusieurs, comme Michel Morin qui s'est fait connaître par une oeuvre constante et solitaire, déplorent cet isolement de la philosophie universitaire et son éloignement d'une pensée plus libre et plus engagée.

Le gain de liberté a été conquis en effet sur une perte critique, et pour l'expliquer il faut sans doute évoquer un facteur dont l'importance n'a cessé de croître, la mondialisation des problématiques et l'universalisation de la discussion philosophique technique. On ne s'improvise plus philosophe, sans risquer de tomber dans la redondance ou la naïveté que les techniciens de la discipline reprochent aux essayistes. Et pourtant, chacun sent que la philosophie devrait demeurer communicable, et les exigences qui lui sont adressées n'ont rien perdu de leur urgence. Au cours de ces dernières années, la philosophie qui s'écrit au Québec a rompu avec l'angoisse de devoir être une pensée particulière, elle a donné congé à l'idée d'une philosophie nationale et elle a accédé sereinement à l'expérience de la discussion universelle ouverte et libre. Cette universalisation a cependant pour conséquence une distance de la culture qui, si on veut éviter qu'elle ne se transforme en une perte définitive, va devoir être corrigée. Chez beaucoup de philosophes actuels, on voit en effet émerger un questionnement soucieux de réarrimer la discipline aux enjeux sociaux et politiques.

Ce mouvement se voit déjà dans les oeuvres, à tous égards marquantes, de Fernand Dumont, de Charles Taylor et de Claude Lévesque (Le-

---

<sup>2</sup> Jacques Brault, Pour *une philosophie québécoise*, texte publié d'abord dans la revue *Parti pris* n° 2, 7 mars 1965, et repris dans Lamonde, 1972, p. 576.

roux, 1997). On peut parler à leur sujet de passeurs de la modernité, dans la mesure où il s'agit de pensées qui structurent la transition entre le moment de rupture et la réémergence de l'inscription publique. Chacune à sa manière rend possible une articulation des recherches de la philosophie sociale et politique avec une réflexion sur le sens de l'existence historique et l'identité de la communauté. Critique d'un rationalisme dominateur et totalisant, la pensée de Dumont cherche une « *via media* » qui ferait sa place à une philosophie authentique de la culture, capable de répondre aux objections de la critique des idéologies et des sciences humaines jugées réductrices dans leurs excès. Liberté, historicité et dialectique sont au centre de ce projet philosophique nourri aux sources de l'humanisme et qui a constitué au Québec le premier exemple d'une philosophie forte et indépendante de la pensée scolastique. Le contexte libertaire et à bien des égards antihumaniste de la pensée des années 70 ne représentait pas un milieu d'accueil favorable au projet de Fernand Dumont, qui apportait néanmoins les conditions concrètes d'une libération intellectuelle. Avec le recul, on voit combien sa contribution fut profonde et déterminante. Ce projet, faut-il y insister par ailleurs, s'est développé dans une interaction constante avec la discussion sur l'avenir du Québec comme nation (*Raisons communes*, 1995 ; *Genèse de la société québécoise*, 1994) et s'est placé dans un rapport intime autant que libre avec la réflexion de l'auteur comme croyant (*La foi partagée*, 1996).

Claude Lévesque représente de son côté le développement au Québec de la pensée de la différence. En rupture profonde avec la pensée scolastique, il propose dans le sillage des pensées de Georges Bataille et de Jacques Derrida une philosophie hétérogène, qui résiste autant à l'hégémonie de la philosophie analytique qu'à l'idéalisme traditionnel. Cette pensée est une pensée du risque et de l'audace, dans l'affrontement toujours déjà marqué par un certain vertige avec la perte du sens, la dissolution des repères anciens, l'abîme de la différence. Portée par une protestation véhémement à l'endroit de toute certitude comme de toute orthodoxie, elle accepte de prendre le risque du nihilisme s'il constitue la seule issue hors de la métaphysique (*L'étrangeté du texte*, édition revue et augmentée, 1978 ; *Dissonance, Nietzsche à la limite du langage*, 1988 ; *À perte de vue. Essais sur le proche et sur le lointain*, 1992).

Charles Taylor constitue une figure philosophique québécoise exemplaire, encore que sans doute atypique. Sa pensée constitue une réflexion

critique, alimentée aux meilleures sources de l'herméneutique, sur la théorie contemporaine de l'action et de la subjectivité. Son oeuvre imposante est une contribution aux débats actuels sur l'intentionnalité, l'identité personnelle et l'historicité (*Pattern of Politics*, 1970 ; *Hegel*, 1975 ; *Hegel and Modern Society*, 1975 ; *Philosophical Papers*, 2 volumes, 1985 ; *Les sources du moi*, 1997 ; *Grandeur et misère de la modernité*, 1992). Depuis plusieurs années déjà, sa réflexion se porte vers les questions des droits de la communauté et cherche à produire une pensée de la culture dans laquelle le langage trouverait sa pleine justification eu égard à l'identité.

Ces trois oeuvres accompagnent donc, en le rendant possible, le rebond fulgurant qu'inaugure la Révolution tranquille et qui se marque aussi bien dans le renouvellement à l'enseigne du pluralisme des orientations disciplinaires que dans le repérage, l'appropriation, voire l'exploitation de champs de réflexion, certes déjà bien vivants ailleurs, mais dont des pans considérables n'avaient pas encore été frayés ici pour les raisons que nous avons déjà mentionnées. Sans reprendre dans le détail les avenues souvent originales créées dans l'enthousiasme, avec lyrisme même, par les pionniers du nouveau philosophique, nous voudrions ressaisir le double mouvement dont a participé ce développement, le génie généreux qui anime ses acteurs de plus en plus nombreux au fil de ce dernier quart de siècle, en assurant l'unité. La conjugaison de ces deux forces a sans doute le plus puissamment contribué à façonner dans ses particularités le Québec philosophique contemporain, de même qu'à en délimiter les spécificités.

Pour récapituler notre propos, nous dirons que sur un de ses versants, la pensée philosophique au Québec échappe, dès l'après-Révolution tranquille, à son inscription traditionnelle dans le milieu. Elle en délaisse, en tout cas, la représentation, sinon ses responsabilités de régulation critique ou normative pour aller rejoindre les courants universalisants et les registres plus proprement disciplinaires dont elle avait été séparée. Comme éblouie, elle en retrouve la séduction purement intellectuelle, mais elle rencontre aussi la tentation du désincarnement que conforte en arrière-fond la technicité accrue du discours. Sur le second de ses versants, appelons-le, au sens large, le versant de la parole pour embrasser, notamment, sa fonction d'enseignement, l'activité philosophique se retrouve, au contraire, plus que jamais auparavant interpellée par le changement so-

cio-symbolique du Québec contemporain, mais elle doit inventer pour y faire intervenir des formes toutes nouvelles ; les lieux où elle se prodigue se trouvant eux aussi bouleversés par la réforme du système éducatif et la création de nouvelles structures axées sur la démocratisation de l'enseignement. Témoigne par exemple de l'émergence de ces tendances nouvelles, une importante série radiophonique de Jean Larose sur les ondes de Radio-Canada, en 1981 : « La philosophie existe-t-elle au Québec ? », série qui interpellait plusieurs philosophes des milieux universitaire et collégial ainsi que l'historien Yvan Lamonde sur « notre présent intellectuel ». Faut-il penser, par ailleurs, que cette sorte de redécoupage du travail philosophique, ou plus exactement cette redistribution institutionnelle des fonctions qui lui sont associées, est à la source du fossé qui depuis se creuse, à tort ou à raison, sur le plan symbolique surtout, entre ceux qui mettent, au premier plan de leur action philosophique, l'enseignement ou encore d'autres modes de communication et d'intervention perçus comme plus périphériques, plus littéraires, et ceux qui privilégient la recherche et son expression par le livre ou les textes destinés à un public plus spécialisé ?

Quoi qu'il en soit, on doit compter pour l'avenir avec le jeu dynamique de ces deux forces qui modèlent uniment l'activité philosophique dans notre milieu pour dégager sous cet horizon les lignes de force de son évolution actuelle. Et, d'emblée, au regard des questions que nous soulevons dans la première partie de notre exposé, on peut dire ceci : les vecteurs actuels de la production et de l'intervention philosophiques, ont développé, chacun à leur manière sur ces deux plans synchrones, des formes de réponses qui, massivement parlant, se sont adressées, d'une part, aux contraintes propres à la discipline en tant que telle, de l'autre, montrent des signes de réarrimage aux préoccupations d'ensemble, politiques et culturelles du Québec contemporain. Plans synchrones mais dont les échos sont de plus en plus consonants, ce qui constituerait, du reste, à en suivre les marques objectives, une autre façon de dégager le tracé du travail philosophique en devenir.

Du côté de la production de recherche, on observera, surtout en ce qui concerne la recherche universitaire, et même à certains égards, l'enseignement, qu'elle trouve actuellement son équilibre, et, du même coup, sa spécificité, dans la réussite à intégrer la tradition dite de la philosophie continentale et la tradition anglo-saxonne en travaillant les débats ou les

questions soulevés sur la scène internationale. Une illustration entre plusieurs nous est donnée par les travaux de Denis Fisette en phénoménologie qui croise cette approche avec celles empruntées à la philosophie des sciences cognitives, à l'instar de son maître américain, D. Follesdall. Cette dynamique particulière qui est appelée par la situation géopolitique du Québec se redouble d'une seconde qui vient la croiser, et dans certains cas, la consolider. Il s'agit de la mise en relation de deux domaines de recherche, à première vue éloignés, mais qui sont rapprochés par tel ou tel chercheur à l'intérieur d'un cadre conceptuel ou méthodologique unificateur. Deux exemples à ce propos sont éclairants : les travaux de Claude Panaccio qui mettent en question le nominalisme d'Ockham à partir de la philosophie analytique contemporaine, ceux de Josiane Boulad-Ayoub où sont appliquées à l'analyse du matérialisme des Lumières ses thèses sur la mimésis symbolique et idéologique. Du côté de l'ancrage plus direct dans l'espace socio-symbolique québécois, l'utilisation plus stricte des ressources proprement disciplinaires est mise au service de causes d'intérêt à la fois local et plus général tandis que se multiplient, se diversifient et s'élargissent les lieux d'intervention philosophique, et, dirions-nous, de liberté et de résistance aux manifestations de la « pensée unique ».

Une synthèse récente (Boulad-Ayoub et Klibansky, 1998) campe les principaux chantiers mobilisant la recherche au cours de ces 20 dernières années. Elle nous permet de dégager, à notre tour, positivement, les tendances majeures autour desquelles s'articule actuellement le travail. Mais d'abord, négativement parlant, le déclin de certaines problématiques que l'on retrouvait encore, au début des années 60, est tout aussi significatif, en ombre portée, de la reconfiguration actuelle de la production disciplinaire, entraînée par la force des choses ou par le déplacement des intérêts philosophiques individuels. Un peu moins que par une raison de mode, cet effritement peut, sans doute, s'expliquer tout simplement par la disparition des chercheurs actifs qui travaillaient sur certaines questions, l'égalité, les femmes, par exemple, ou dans certains champs, telle la métaphysique classique, encore à l'honneur à l'étranger. On pense ici à la regrettée Louise Marcil ou à Marc Renault dont la voix publique ne se fait plus entendre. À un second niveau, moins contingent, un constat s'impose : le faible nombre de chercheurs en philosophie au Québec ; ceux-ci, bien sûr, ne peuvent couvrir, à eux seuls, tous les domaines de la philosophie encore que plusieurs chercheurs oeuvrent simultanément dans plusieurs secteurs, tels François Duchesneau, Guy Lafrance, Jean-Guy Meunier,

Lukas Sosoe, Paul Dumouchel, Daniel Dumouchel, Jocelyne Couture, ou derechef Claude Panaccio et Josiane Boulad-Ayoub, déjà mentionnés. Ce fait laisse, du moins, à la relève, note positive, de vastes *terrae incognitae* à explorer. A un troisième niveau, enfin, plus carrément idéologique, les blancs, les lacunes, les ratures, les flous, les bredouillements peuvent être pris comme des signes de la polarisation des foyers d'attraction ; cette polarisation se joue ici aussi durement que dans les batailles rangées que se livrent les chercheurs européens ou américains, mais peut-être moins élégamment, en tout cas beaucoup plus dogmatiquement.

Sans vouloir épiloguer plus longtemps, on relèvera maintenant, tels qu'ils sont éclairés par les feux de l'avant-scène, quatre champs d'activité principaux où les tendances se profilent le plus nettement en même temps qu'apparaissent des investissements et des modes d'intervention nouveaux pour la vie philosophique d'ici

L'hégémonie grandissante de la philosophie analytique sur la scène philosophique nationale. On voit les chercheurs se réclamer, et ils sont de plus en plus nombreux à le faire, gage de rigueur, de « respectabilité », option sur l'avenir, des orientations et des méthodes de la philosophie analytique pour les agréger à leur pratique dans les secteurs les plus divers, y compris même l'étude du marxisme. Cette tendance se manifeste avec le plus de force en sémantique et en pragmatique qui bénéficient de l'éclat des travaux originaux de Daniel Vanderveken, le véritable chef de file en ces matières ; ce qu'aujourd'hui prolongent, d'une certaine manière, de jeunes chercheurs brillants comme Michel Seymour, Daniel Laurier, André Leclerc et Martin Montminy. On peut aussi regrouper sous cette tendance les travaux en logique et en philosophie des mathématiques des chercheurs du département de philosophie de Montréal, notamment ceux très féconds de Yvon Gauthier, et ceux plus récents de François Lepage, en pleine floraison, que soutiennent notamment l'organisation de colloques d'envergure internationale. Pour Vanderveken et les chercheurs interuniversitaires plus mûrs plus ou moins dans sa mouvance, notamment François Latraverse, Mathieu Marion et Alain Voizard, la relève étant liée pour la plupart au Laboratoire de philosophie analytique de l'UQTR, aussi bien que pour Lepage et les jeunes chercheurs associés à ses travaux, on pourrait même parler d'école, sinon de tradition spécifique de recherche, née de leur action concertée.

L'épanouissement de l'épistémologie et de la philosophie des sciences a pris toute son ampleur pendant les années 70, aussi bien sur le plan des programmes d'enseignement que de la recherche proprement dite. À telle enseigne que pour reprendre les termes de Robert Nadeau, dans le chapitre qu'il consacre aux travaux de onze philosophes québécois ayant contribué, chacun, de manière exemplaire dans leur domaine particulier, à l'émergence depuis les années 70 d'une problématique épistémologique originale, on peut parler de « coupure épistémologique » (Boulad-Ayoub et Klibansky, 1998). Celle-ci se vérifie en regard du renouvellement des champs de recherche exploités et de leurs profondes modifications, comme le montre l'imposante - et nouvelle pour le Québec - production dans le domaine de l'épistémologie des sciences de la nature et des sciences humaines et sociales. Déjà, l'ouvrage pionnière de Mario Bunge annonçait ce renouvellement. La spécificité de l'actuelle génération des épistémologues québécois se marque non seulement par le spectaculaire dépassement des travaux antérieurs qui se situaient principalement, sous l'influence de la philosophie néothomiste, en théorie de la connaissance ou « gnoséologie », mais par la variété des registres sur lesquels la recherche se répartit tout en maintenant dans ce domaine aussi la bipolarité de ses orientations. Les publications (celles de Jean Leroux, Serge Robert, Normand Lacharité, Maurice Lagueux, François Duchesneau pour ne nommer que les contributions les plus éminentes) se distribuent également sur les versants qui ressortissent à l'épistémologie de type anglo-saxon appuyée sur l'analyse logique et l'approche formelle comme à l'épistémologie de type « historique » d'inspiration française. Il faut de même souligner, sur le plan des lieux institutionnels de débats et de discussion, le rôle de soutien qu'ont joué et que jouent encore dans le développement, la publicisation et la diffusion de l'épistémologie philosophique, l'Association canadienne d'histoire et de philosophie des sciences, et, à l'UQAM, le Groupe d'épistémologie comparée (GREC) fondé et animé par Robert Nadeau.

Le développement aussi vivace que relativement récent des études en philosophie allemande. Ce champ, ouvert par Bertrand Rioux et Fernand Couturier, s'illustre, en particulier aujourd'hui, par les travaux de Jean Grondin et de Claude Piché. Mais on ne saurait omettre, à ce chapitre, l'activité remarquable autant que soutenue du regretté Pierre Laberge en ce qui concerne les études kantienne, ce que répercutent publications, colloques internationaux, état des lieux, séminaires, organisés sous sa



direction ainsi que la création de l'Association des études kantienne en langue française dont Laberge a été un des fondateurs. Cette association a facilité les échanges entre chercheurs de l'étranger et jeunes chercheurs québécois, tels Daniel Dumouchel et Suzanne Foisy, tout en leur permettant de gagner une réputation méritée sur le plan international. On notera, en revanche, qu'un autre grand penseur allemand, Hegel, a été relativement peu fréquenté par les chercheurs québécois. Certes, il y a le volumineux *Hegel* de Charles Taylor publié en 1975, ouvrage récemment traduit en français en 1998 aux PUL. Mis à part, cependant, quelques thèses de doctorat portant partiellement sur le difficile penseur, des chapitres d'ouvrages, comme ceux de Jean Theau, des articles ici et là dont le texte remarquable du père Garceau, paru, il y a 25 ans, dans le premier numéro de *Philosophiques*, on ne peut compter au Québec francophone qu'avec un très petit nombre de publications consacrées entièrement à l'œuvre hégélienne. Signalons la réflexion patiente, et solitaire, de Laurent-Paul Luc sur la philosophie de la religion et celle de Pierre Gravel, déjà ancienne, sur *l'Esthétique*, et, parmi les jeunes chercheurs, le travail poursuivi depuis une dizaine d'années par Jean-Luc Gouin, philosophe exigeant, dont le fort et original ouvrage qui étudie la pensée spéculative de Hegel dans toute son ampleur, vient de paraître.

Si la philosophie allemande a fait une entrée tardive sur la scène philosophique nationale, que dire de la situation des autres secteurs de l'histoire de la philosophie aussi négligés ici jusqu'à la Révolution tranquille qu'ils ont été florissants partout ailleurs ? Il suffit de citer le champ des études modernistes, si nous l'étirons de la Renaissance à la Révolution française. On ne reviendra pas sur les facteurs idéologiques et historiques qui peuvent expliquer cette béance inouïe (voir Boulad-Ayoub et Klibansky, 1998, chap. 4, rédigé par Danièle Letocha ainsi que le chap. 5 par Josiane Boulad-Ayoub et D. Dumouchel), mais combien se fait ressentir, et de façon encore plus douloureuse, en raison de son caractère contrasté, le nombre restreint, presque infime, des chercheurs qui ouvrent au Québec dans le champ de l'histoire de la philosophie. L'énumération tourne court quand on a fini de citer les quelques vaillants auteurs qui occupent dans chaque grande période, et sur quelques thématiques de pointe, ce territoire immense qui va de l'Antiquité au XIXe siècle, à deux ou à quatre, parfois même à un seul, tel Louis Valcke, spécialiste estimé de Pic de La Mirandole. Heureux encore que les groupes de travail soient étonnamment actifs, que les recherches individuelles soient aussi abondantes

que d'envergure, que les lieux de discussion et de diffusion se multiplient. Une caractéristique importante de la recherche québécoise en histoire de la philosophie est enfin le travail d'édition critique d'oeuvres des grands auteurs de la tradition, travail reconnu à l'échelle internationale pour sa valeur magistrale et sa contribution insigne à l'avancement de la recherche philosophique. On pense ici en particulier aux traductions et aux commentaires de l'oeuvre d'Aristote, de Platon et de Plotin que l'on doit respectivement à Richard Bodéus, à Luc Brisson et à Georges Leroux.

La vocation grandissante de la philosophie telle qu'elle se pratique actuellement au Québec, à s'ouvrir au dialogue interdisciplinaire et à affermir sa prise sur le milieu. Cette tendance oriente surtout les travaux en philosophie sociale et politique. Mais si on élargit cette appellation à la mesure de son champ d'application et des orientations qui animent spécifiquement chercheurs et enseignants québécois, on y englobera l'éthique, les théories de l'activité symbolique dans ses manifestations sociales ainsi que les développements les plus récents de la philosophie du droit, comme en témoignent des travaux considérables par le renouvellement qu'ils apportent aux questions débattues et les thèses qu'ils défendent avec alacrité. Il suffit de se référer aux exemples donnés un peu partout au pays, à Ottawa par Guy Lafrance et Roberto Miguelez, à Sherbrooke par Georges Legault, à Montréal par Lukas Sosoe, Josiane Boulad-Ayoub et Jocelyne Couture, à Trois-Rivières par Nicolas Kaufmann et Claude Savary, à Québec par Guy Bouchard pendant que la relève ne le cède en rien à leurs aînés. L'oeuvre incisive qu'ont engagée Daniel Weinstock, Dominique Leydet, André Duhamel ou Luc Bégin n'a certes rien à envier aux chercheurs plus avancés dans la carrière.

Sur un des coteaux mitoyen à la philosophie sociale et politique, l'esthétique, et sans doute est-ce encore là un trait spécifique au Québec philosophique, tient avec brio non seulement une place de premier plan, mais l'une des plus fertiles. Il faut dire, plus précisément, les « esthétiques » pour reprendre la formulation de Suzanne Foisy (Boulad-Ayoub et Klibansky, 1998, chap. 14) qui s'attache à ressaisir ce champ de réflexion, tout à fait neuf au Québec francophone, et fragmenté à l'extrême, à proportion, dirait-on, de la richesse qu'il déploie. Pensons notamment aux travaux de Pierre Gravel et de Michael La Chance. Signalons à cet égard l'importante livraison du numéro thématique de *Philosophiques*

(*vol. XXIII*, n° I, printemps 1996), publié sous la direction de S. Foisy, où les collaborateurs, théoriciens, artistes, philosophes d'ici et de l'étranger, analysaient « critères esthétiques et métamorphoses du beau » et faisaient le point sur les tendances actuelles des développements en esthétique.

Du fait de son rapport délibéré au contexte à la fois disciplinaire, symbolique et culturel, l'activité philosophique qui se tourne ainsi vers toutes les dimensions de la *polis*, est peut-être la plus apte à constituer, comme elle s'y engage actuellement avec une force et une détermination croissantes, des passerelles concrètes d'articulation aux préoccupations d'ensemble du Québec contemporain en même temps qu'elle ouvre à voix plurielles des espaces de réflexion et de débat sur les grands enjeux théoriques et pratiques de l'heure. Aussi bien c'est sur le mode de l'analyse critique, voire de l'affrontement intellectuel entre tendances néolibérales ou socialisantes que les chercheurs québécois se montrent obstinés à défricher, de manière spécifique et souvent séminale, des problématiques puisant aux grandes traditions de la philosophie pratique. Nous en voulons pour exemple, parmi plusieurs, les recherches poursuivies sur des fronts aussi brûlants et, à la fois, aussi trans-frontières que sont la question nationale, les valeurs démocratiques, la justice sociale, l'émergence de nouveaux droits, l'éducation du citoyen, les institutions représentatives, l'éthique philosophique dans ses prolongements juridiques et pratiques, la mondialisation ou la globalisation dans ses implications idéologiques, politiques et économiques.

Encore une fois, le mouvement des idées s'est vu matérialisé et renforcé des structures institutionnelles qui ont été progressivement mises en place dans le Québec moderne et qui ont été coextensives à son développement : revues, associations, groupes de recherche et/ou d'intervention, enseignement, colloques, organismes subventionnaires. Mais peut-être est-ce dans ce domaine où l'activité philosophique présente le visage le plus « engagé » que se sont manifestées de façon plus marquante qu'ailleurs, la multiplication des centres de gravité de sa réflexion tout autant que la diversité de ses modes d'inscription dans la culture, y compris la création récente à l'UQÀM d'une chaire UNESCO de philosophie ancrée en philosophie politique et en philosophie du droit, foyer prometteur appelé à faire rayonner ses travaux sur un double axe, transcanadien et nord-sud. Le projet de la chaire UNESCO d'étude des fondements philosophiques de la justice et des sociétés démocratiques ne se veut-il pas, en

effet, une réflexion sur l'exigence, pour la communauté internationale, de se doter d'institutions telles que la liberté et l'égalité n'appartiennent plus seulement à ceux qui dominent le marché ?

Tout laisse penser que les tendances dont nous venons de dégager les lignes de force se confirmeront et se consolideront pendant que des terrains laissés encore en friche seront gagnés par l'activité philosophique s'épanouissant sous un horizon résolument interdisciplinaire, et, souhaitons-le, dans un mouvement de large amplitude mettant en synergie les grandes traditions intellectuelles, ferment dynamique de la pensée philosophique au Québec. En ce tournant de millénaire, la philosophie politique, au sens où nous l'avons considérée, est appelée à tenir une fonction essentielle : à partir de son empan propre, éclairer sur un large éventail les questions théoriques fondamentales qui émergent des mutations actuelles de la société. Qu'on pense seulement aux travaux récents du jeune philosophe de Québec, Daniel Jacques. Ainsi continuera-t-on à penser cette conciliation de la nécessité et de la liberté, le gage, aux yeux des philosophes, du devenir efficace de l'histoire depuis l'instauration de l'État de droit. L'équilibre énergétique qui a modelé jusqu'à présent les traits caractéristiques de la modernité philosophique québécoise pourra de la sorte se maintenir, vivant et ferme. Ainsi recherches, débats, interventions feront-ils se conjuguer, aujourd'hui comme demain, ferveur et compétence comme se rencontrer dans l'entrecroisement des générations toutes les manifestations de la rationalité.

Nous demandions : l'inscription disciplinaire fermera-t-elle pour la philosophie son inscription vivante dans la culture ? Au terme de cette rapide esquisse, nous pensons que plusieurs recherches menées actuellement dans l'isolement de l'académie connaîtront bientôt une maturité qui leur permettra de prendre le relais des oeuvres phares de Lavigne, de Dumont, de Taylor, de Lévesque, et d'autres. La discussion sur les normes, sur l'identité, tout comme l'ensemble des travaux sur la rationalité, conduiront à de nouvelles formulations des problématiques contemporaines dans lesquelles notre société vaudra trouver le moyen d'approfondir son travail d'autoréflexion et de critique. L'inscription de la philosophie dans la culture est le signe de son authentique vitalité, comme on le voit si clairement aux États-Unis et en Europe. Le nouvel équilibre qui émerge compose certes plusieurs héritages différents, il met sous tension ce qu'il est convenu d'appeler le continental et l'analytique, mais derrière

ces étiquettes imprécises existent des projets philosophiques riches dont la mutuelle fécondité est garante d'une évolution dynamique. Pluralisme, ouverture, accueil d'écritures et de problématiques diverses, voilà ce qui semble devoir caractériser l'entreprise philosophique du prochain siècle.

Josiane Boulad-Ayoub  
et Georges Leroux  
Département de philosophie  
Université du Québec à Montréal

## CHRONOLOGIE

[Retour à la table des matières](#)

- 1635 : Fondation du Collège des jésuites de Québec.
- 1665 : Premier enseignement de philosophie au Collège de Québec, par M. Claude Pijart.
- 1835 : Jérôme Demers, *Institutiones philosophicae*.
- 1879 : Encyclique *Aeterni Patris*, sur la restauration de l'enseignement de la philosophie catholique.
- 1909 : Adoption par les collèges du manuel de philosophie thomiste de l'abbé S.-A. Lortie.
- 1920 : Création de la Faculté de philosophie de l'Université de Montréal.
- 1926 : Création de la Faculté de philosophie de l'Université Laval.
- 1930 : Fondation de l'Académie canadienne Saint-Thomas d'Aquin.
- Fondation à Ottawa de l'Institut d'études médiévales, dirigé par les Dominicains ; cet institut sera relogé à Montréal en 1942.
- 1932 : Création de la Faculté de philosophie du Scolasticat des Jésuites de l'Immaculée-Conception.
- 1936 : Hermas Bastien, *L'Enseignement de la philosophie, I. Au Canada français*, Montréal, Albert Lévesque.
- 1945 : Fondation de la revue *Lavai théologique et philosophique*.

- 1962 : Fondation de la revue *Dialogue*, patronnée par l'Association canadienne de philosophie.
- 1969 : Création du Département de philosophie de l'Université du Québec à Montréal et du Département de philosophie de l'Université du Québec à Trois-Rivières.
- 1974 : Fondation de la revue *Philosophiques*, patronnée par la Société de philosophie du Québec.

## BIBLIOGRAPHIE

[Retour à la table des matières](#)

BOULAD-AYOUB, Josiane et Raymond KLIBANSKY, dir., *La pensée philosophique d'expression française au Canada. Le rayonnement du Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, collection « Zetesis », 1998, 686 p. [[Texte disponible dans Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

BRODEUR, Jean-Paul, *Francophone Philosophy*, article « Canada » dans John R. BURR, dir., *Handbook of World Philosophy. Contemporary Developments since 1945*, Westport, Conn., Greenwood Press, 2980, pp. 342-349.

CAUCHY, Venant, « La philosophie au Québec et au Canada français » dans *Doctrines et concepts. Cinquante ans de philosophie de langue française. Actes de l'ASPLF, 1937-1987*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1988, pp. 17-34.

COLLECTIF, *Figures de la philosophie québécoise après les troubles de 1837*, Montréal, Université du Québec à Montréal, Cahiers Recherches et théories, 3 vol., 2986-2988, diffusion Presses de l'Université du Québec.

COLLECTIF, Article « Philosophy », *The Canadian Encyclopedia*, 2e éd., Edmonton, Hurtig Publishers, 1988.

DÉCARIE, Vianney, « La recherche en philosophie au Canada français » dans Jean-Louis BAUDOIN, dir., *La recherche au Canada français*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1968, pp. 243-248.

HOUDE, Roland, *Histoire et philosophie au Québec. Anarchéologie du savoir historique*, Trois-Rivières, Éditions du Bien public, 1979.

LAMONDE, Yvan, dir., *Historiographie de la philosophie au Québec, 1853-1970*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, coll. « Les Cahiers du Québec », 1972.

LAMONDE, Yvan, *La philosophie et son enseignement au Québec, 1665-1920*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, coll. « Les Cahiers du Québec », 1980.

LANGLOIS, Jean, « La philosophie au Canada français », *Sciences ecclésiastiques*, no 10, 1958, pp. 95-104.

LEROUX, Georges et J.T STEVENSON, « La philosophie au Canada » dans ARNALDEZ, Roger et J.F. MATTEI, dir., *Encyclopédie philosophique*, Paris, Les Presses universitaires de France, vol. IV, 1998.

LEROUX, Georges, « La philosophie au Québec depuis 1968. Esquisse d'une trajectoire » dans HAMEL, Réginald, dir., *Panorama de la littérature au Québec*, Montréal, Guérin, 1997, pp. 569-587.

MARCIL-LACOSTE, Louise, « Essai en philosophie : problématique pour l'établissement d'un corpus » dans WYCZINSKI, GALLAYS et SIMARD (1985), pp. 211-242.

PANACCIO, Claude et P.A. QUINTIN, dir., *Philosophie au Québec*, Montréal, Bellarmin, 1976.



RACETTE, Jean, *Thomisme ou pluralisme ? Réflexions sur l'enseignement de la philosophie*, Montréal, Bellarmin, 1985.

RUELLAND, Jacques G., *Philosopher à Montréal. Histoire de la Société de philosophie de Montréal*, Montréal, Humanitas, coll. « Circonstances », 1995.

THIBAUT, Pierre, *Savoir et pouvoir. Philosophie thomiste et politique cléricale au XIXe siècle*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. « Histoire et sociologie de la culture », 1972, vol. 2.

WYCZINSKI, Paul, François GALLAYS et Sylvain SIMARD, *L'essai et la prose d'idées au Québec*, Montréal, Fides, 1985, (Archives des Lettres canadiennes, t. VI).

*Principales revues*

*Dialogue*

*Horizons philosophiques*

*Laval théologique et philosophique*

*Philosopher*

*Philosophiques*

*Science et Esprit*